

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

### Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

—Capitaine ?  
—Roncevaux !  
—J'ai une idée que je crois bonne.  
—Voyons.  
—Arrêtons le carrosse au passage ; engageons poliment à descendre la demoiselle, ou plutôt la fée dont les cheveux noirs et les grands yeux produisent sur vous un tel effet, et qu'elle devienne votre compagne !... Que dites-vous de mon idée, capitaine ?  
—Je dis que tu es fou, Roncevaux !  
—Ah ! par exemple !  
—Oui, fou !... trois fois fou !... Cette jeune fille est un ange !... Comment donc veux-tu que je songe à associer sa destinée à celle d'un bandit tel que moi !...  
—Bah ! répliqua le lieutenant, — qu'est ce que ça fait ? Depuis le commencement du monde on a toujours vu les anges adorer les diables !... D'ailleurs, vous avez pour vous la jeunesse, la beauté, la bravoure, et de l'argent à remuer à la pelle ! — Tout ceci compense bien un peu de diablerie !

#### X. — RACHETÉS.

—Assez, Roncevaux ! — interrompit brusquement le capitaine, n'en parlons plus ! Je te répète qu'il faut que ce carrosse passe sans être inquiété, et que je le veux !...  
—Fort bien, capitaine ; mais je dois vous prévenir d'une chose...  
—Laquelle ?  
—C'est que nos hommes seront mécontents.  
—Mécontents ! Et à quel propos ?  
—Dam ! en voyant un si facile butin leur échapper... Souvenez-vous, capitaine, que depuis quelques semaines nous n'avons pas eu de chance, et que les parts de prise ont été bien maigres...  
—Bientôt nous serons plus heureux...  
—Je n'en doute pas, capitaine... mais si ces braves gens allaient se mutiner...  
—Le crains-tu réellement, Roncevaux ?  
—Ma foi, capitaine, vous savez aussi bien que moi qu'il est moins facile de dompter les gentilshommes de grand chemin que de se faire écouter d'un couvent de religieuses...  
—Ils ont juré de m'obéir !  
—Et ils le feront, capitaine, toutes les fois que vous leur commanderez quelque bon coup bien hasardeux... mais ce sont des dogues bargneux que nos gens, et vous n'ignorez pas que souvent les dogues mordent la main, quand leur maître veut leur arracher l'os qu'ils convoitent...  
Denis fit un geste de colère.  
—Ils n'oseraient ! — murmura-t-il.  
Roncevaux haussa les épaules et répondit : — Essayez, capitaine.  
Denis siffla doucement, à deux reprises, et avec une modulation particulière.  
Au bout de peu de secondes, tous les bandits étaient rassemblés autour de lui et du lieutenant.  
—Camarades, — leur dit le capitaine, — dans cinq minutes un carrosse va passer dans ce chemin creux...  
Les bandits firent entendre une exclamation animée et joyeuse.  
Denis continua :  
—Je désire que nous n'attaquions point ce carrosse...  
On entendit un murmure général de désappointement, entremêlé de quelques interjections énergiques.  
—Ainsi, — dit une voix rude, — ce soir encore nous aurons monté la garde pour rien ! — Triste chasseur ! — fit une autre voix, — triste chasseur que celui qui laisse passer le gibier devant lui sans tirer, et revient de l'affût la carnaissière vide !  
—De par tous les diables ! — s'écria un troisième interlocuteur, — les choses ne se passaient point ainsi du temps du major !  
Denis comprit que Roncevaux avait raison et qu'une sédition était imminente.  
Dans un violent accès de rage intérieure, il serra fortement ses poings et se mordit les lèvres jusqu'aux sangs.  
Mais, comme il n'était point le plus fort, il fallait momentanément céder, sous peine de compromettre inutilement son autorité ; autorité toujours chancelante quand elle ne dépend que du bon plaisir d'une poignée de bandits.  
Aussi se hâta-t-il de répondre : — Camarades, vous ne m'avez pas laissé achever ce que j'avais à vous dire ; je ne veux point que vous ayez à souffrir dans vos intérêts à propos de ce que je vous demandais tout à l'heure... Je me propose de racheter à chacun de vous la part du butin qu'il pourrait espérer de la capture de ce soir.  
—A la bonne heure ! — dit l'une des voix qui avaient déjà parlé, — le capitaine devient raisonnable.  
—Il ne s'agit point ici de quelque riche gentilhomme, ou de quelque marchand coussu d'or — poursuivit Denis ; — la chaise de poste en question ne contient que deux femmes ; par conséquent, vous ne pourriez vous emparer que d'une faible somme, et peut-être de quelques bijoux de peu de valeur...  
—Hé ! hé ! capitaine, — interrompit Hermann, — deux femmes, ça vaut bien son prix, si elles sont jeunes et jolies... et si elles ne l'étaient pas, vous ne vous intéresseriez point à elles, capitaine...  
Denis continua, comme s'il n'avait point entendu cette interruption : — Je vous offre à chacun dix écus ; cela vous va-t-il ?  
Il y eut un instant de silence.  
Hermann le rompit.  
—Tenez, capitaine, — dit-il, — dix écus, c'est trop ; peu !... nous aimons mieux courir les chances de la prise.  
Denis, frémissant de colère, reprit : — Eh bien, vingt écus ?  
—Ah ! moi, — répondit Hermann pour la seconde fois, — je suis d'avis que nous emmenions ces deux dames à Falkenhorst, où elles nous feront passer quelques instants agréables. Il y a diablement longtemps que nous n'avons joui de la société du beau sexe !...  
—Ah ! pensa Denis avec amertume, — tu me payeras tout cela, Hermann !... Patience !... patience !...  
—Chut ! — dit tout à coup Roncevaux en prêtant l'oreille. On fit silence, et tout le monde écouta.  
On entendit, à une faible distance, le bruit des roues d'une voiture lancée rapidement et les grelots de chevaux.  
Le carrosse approchait.  
Deux ou trois bandits armèrent leurs mousquets.  
—Voyons, — s'écria Denis, qui sentait que dans quelques secondes il ne lui serait plus possible d'empêcher l'attaque ; — voyons faites vos conditions vous-mêmes... A quel prix voulez-vous m'obéir ?...  
—Vous nous donnerez vingt pièces d'or à chacun, capitaine, — reprit Hermann, — ou sinon nous courrons la chance...  
—Soit, répliqua Denis, — vingt pièces d'or à chacun, c'est convenu...  
—N'importe, — murmura le bandit, — c'est dommage ! Une belle femme, ça vaut mieux que de l'argent !...  
Le carrosse avançait toujours.  
Enfin, il atteignit l'entrée du petit bois.  
Le postillon, comme s'il eût deviné que l'enfer était dangereux, excita son attelage du fouet et de l'éperon.  
Les chevaux prirent le galop et entraînaient rapidement Marguerite et Mina, qui ne se doutaient guère du terrible péril auquel elles venaient d'échapper.  
Revenons, s'il vous plaît, au château de Falkenhorst, le surlendemain de la soirée pendant laquelle s'étaient passés les incidents mis par nous sous les yeux de nos lecteurs.  
Les chevaliers du poignard, revenus depuis deux heures dans leur aire, achevaient de souper.  
Denis quitta pendant un instant la salle voûtée où toute la bande se trouvait rassemblée. Il revint, apportant un petit sac rempli d'or qu'il posa sur la table.  
—Camarades, — dit-il en ouvrant ce sac, — je suis votre débiteur et je vais vous payer...  
Et il donna successivement vingt pièces d'or à chacun des bandits qui avaient assisté à l'expédition de l'avant-veille.  
Hermann seul parut être oublié par lui dans cette distribution. Mais il ne pouvait s'accommoder de cet oubli ; aussi se leva-t-il de table en s'écriant : — Eh bien ! et moi, capitaine, et moi ?... Est-ce que je ne dois pas recevoir comme les autres ce qui me revient ?...  
—C'est juste, — répliqua froidement Denis, — il est juste de te payer, et même de te payer double !... Viens donc chercher ton or ?...  
Hermann s'avança.  
Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, Denis, de la main gauche, lui jeta les pièces d'or, tandis que de la droite, prenant un pistolet à sa ceinture, il le lui déchargeait en pleine poitrine.  
Le brigand tomba roide mort.  
Alors Denis s'écria, au milieu de la stupeur générale : — Voilà ce que je lui devais pour avoir mis aux enchères la volonté de son capitaine, comme le ferait un usurier juif avec un débiteur affamé !... il en arriverait autant à quiconque essayerait d'imiter son exemple !... Jetez ce corps aux oubliettes, et répandez du sable sur le sang...  
Les ordres de Denis Poulaillet furent exécutés à l'instant même et avec une obéissance passive.  
L'acte de farouche énergie du jeune chef venait de raviver pour longtemps son autorité de capitaine.  
Nous avons entendu Denis répondre à Marguerite, sur le sommet du mont Elater, qu'il ne la reverrait jamais ; il était de bonne foi en parlant ainsi.  
Pour la première fois depuis qu'il était homme, en présence de cette enfant adorable dont il venait de sauver la vie, il avait éprouvé un sentiment doux et tendre, et tel qu'aurait pu le ressentir la plus candide et la plus honnête nature. La brune et charmante fille du baron de Kergen lui était apparue comme une de ces visions angéliques qu'on ne peut oublier et qu'on garde, ainsi qu'en un sanctuaire, dans quelque recoin caché du cœur.  
Instinctivement, il voulait conserver à cette vision sa pureté et son éclat primitifs.  
Il sentait bien qu'entre l'ange et le bandit l'abîme était trop profond pour être jamais comblé et que, s'il cherchait à se rapprocher de la chaste enfant, ce ne serait que pour la flétrir. Aussi sa résolution de ne jamais revoir

Marguerite était prise, et d'une façon qui lui semblait irrévocable.  
Mais Denis ne s'était pas bien rendu compte, dans le premier moment, du sentiment qu'il éprouvait.  
Ce sentiment c'était de l'amour.  
C'est en dire assez pour que nos lecteurs comprennent combien devait être fragile une résolution prise par un homme aussi peu accoutumé à triompher de ses passions et à se vaincre lui-même.  
Denis, cependant, luttait ; mais cette lutte ne fut pas longue, et l'issue ne pouvait être douteuse.  
Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que Denis n'avait plus qu'une pensée, plus qu'un désir : c'était de courir au château de Kergen et de se retrouver auprès de cette même jeune fille qu'il s'était juré de ne revoir jamais.  
Seulement, cette étrange modification dans des projets pouvait entraîner pour lui des dangers réels.  
D'abord, il lui fallait se mettre en vue, d'une manière toujours fâcheuse dans sa position.  
Ensuite, pendant son séjour chez le vieux châtaïn, mille circonstances fortuites pouvaient venir révéler son identité avec le chef redouté des chevaliers du poignard.  
Et alors...  
Mais Denis ne voulait pas se préoccuper de tout cela, et il ne cherchait qu'un moyen de se revêtir d'une individualité d'emprunt, assez vraisemblable pour favoriser ses projets naissants.  
XI — KERGEN.  
Denis se souvint fort à propos que, deux ou trois mois avant cette époque, un jeune gentilhomme français, voyageant à cheval avec son laquais, était tombé entre les mains d'un détachement de la bande que commandait Roncevaux.  
Ce gentilhomme avait été tué dans le feu de l'action, en se défendant avec un courage désespéré.  
Son cheval était par conséquent tombé au pouvoir des bandits, ainsi que sa valise qui renfermait certains papiers, auxquels, dans ce temps-là, Denis n'avait pas fait grande attention, et qui avaient été jetés dans un coin.  
Denis fit chercher ces papiers, qu'on retrouvait sans peine, et il les examina avec soin. C'était d'abord un passe-port au nom du chevalier Raoul-Hector de Navailles. L'âge et le signalement s'accordaient d'une façon presque identique avec l'âge et l'apparence de Denis.  
Il y avait en outre plusieurs lettres de recommandation, adressées à des banquiers, à de riches commerçants et à de nobles personnages des principales villes d'Allemagne.  
D'autres lettres, écrites de France au chevalier de Navailles, renfermaient des détails de famille que notre héros étudia avec un soin tout particulier et dont il se promit bien de faire son profit en temps et lieu.  
Denis, ensuite, rempli de son plus beau linge et de ses vêtements les plus élégants la valise même de celui dont il allait usurper le nom. Il mit dans sa poche une bourse pleine d'or. Il fit seller le meilleur cheval des écuries, la valise fut ajustée derrière la selle en guise de portemanteau, et ces différents préparatifs accomplis, il envoya chercher le lieutenant.  
Ce dernier ne se fit point attendre.  
—Vous me demandez, capitaine ? — fit-il en entrant dans la chambre, somptueusement meublée, qui avait servi successivement au major et à son assas-in.  
—Oui, — répliqua Denis.  
—J'attends vos ordres.  
—Roncevaux, je quitte Falkenhorst.  
—Aujourd'hui, capitaine ?  
—A l'instant même.  
—Pour longtemps ?  
—Je ne le pense pas. Vraisemblablement, mon absence ne durera que quelques jours.  
—Et puis-je, sans indiscretion, capitaine, vous demander où vous allez ?  
—Je ne le sais pas moi-même ; j'ai la fantaisie de courir un peu le pays... de marcher tout droit devant moi, et de chercher des aventures pour mon propre compte...  
—Comme un véritable chevalier errant des temps passés ?  
—Précisément.  
—Et qui emmenez-vous avec vous, capitaine ?  
—Personne.  
—Quoi ! vous partez seul ?  
—Oui.  
—Est-ce bien prudent ?  
—Je n'ai pas l'habitude de craindre le danger. D'ailleurs, seul, je serai plus libre.  
Roncevaux s'inclina en signe d'adhésion.  
Puis il reprit : — En votre absence, capitaine, que ferons-nous ?  
—C'est de cela, précisément, que je veux vous parler.  
—J'écoute, capitaine.  
—En mon absence, Roncevaux, je remets entre vos mains mon autorité tout entière...  
—Je tâcherai de me montrer digne de cette confiance.  
—Donnez-moi le parchemin qui est sur cette table, Roncevaux.  
—Le voici, capitaine.  
Denis prit une plume et écrivit les lignes suivantes :  
« Au moment de m'éloigner du château de Falkenhorst pour quelques jours, je déclare

que j'investis mon lieutenant Roncevaux de toutes les prérogatives de mon titre de capitaine.  
« Celui qui ne lui obéirait point, et qui se livrerait à son égard à quelque acte d'insubordination, serait puni comme s'il me désobéissait à moi-même.  
« Fait et donné au château de Falkenhorst, le onzième jour du mois d'août de l'année mil sept cent... »  
« JEAN-DENIS, chevalier DE POULAILLET, capitaine des chevaliers du poignard. »  
Lorsque Denis eut achevé d'écrire, il tendit le parchemin à Roncevaux.  
—Voici de pleins pouvoirs en bonne forme, — lui dit-il ; — muni de cette pièce, vous pouvez tenter toutes les expéditions dont le résultat vous semblera devoir être favorable... En un mot, jusqu'à mon retour, vous êtes le maître et le capitaine.  
Roncevaux protesta de nouveau du bon emploi qu'il ferait de son autorité passagère.  
Puis Denis, allant rejoindre son cheval qu'on avait conduit à l'issue extérieure du souterrain, s'élança légèrement en selle, et, comme la jument mecklembourgeoise qu'il montait était une trotteuse hors ligne, il partit à une allure assez rapide pour faire au moins cinq lieues à l'heure. Son épagnoul Fido le suivait galement.  
Nous ne l'accompagnerons pas dans son voyage, quant à présent du moins, et nous demanderons à nos lecteurs la permission de les conduire au château de Kergen, vers lequel il se dirigeait.  
Le baron de Kergen était le dernier rejeton, en ligne masculine, d'une de ces vieilles souches de l'aristocratie allemande, dont les racines se perdent dans les ténèbres du moyen âge.  
A une époque plus reculée, le château de Kergen s'élevait comme un nid d'aigle au sommet d'une montagne abrupte et rocheuse, dont les flancs nus ne souffraient d'autre végétation que celle de maigres bruyères. C'était aux jours lointains où les barons pillards s'élançaient de leurs castels, comme de véritables oiseaux de proie, pour s'emparer de ce qui passait à leur portée et se trouvait à leur convenance. Mais, peu à peu, l'inexorable faux du temps avait découronné la montagne de son diadème de tourterelles féodales. L'ancien château était devenu un monceau de débris que recouvrait de son manteau verdoyant le lierre, ce fidèle courtisan de toutes les ruines.  
De cette humiliation du manoir antique il ne faudrait pas conclure que la maison de Kergen se fût amoindrie ou qu'elle eût perdu de son importance dans la contrée.  
Non pas !  
Elle s'était seulement transformée avec son époque.  
Au pied de la montagne qui supportait les ruines moussues dont nous venons de parler, s'étendait un parc de quatre cents arpents, magnifiquement boisé de chênes, d'ormes et de sapins séculaires. Au milieu de ce parc, s'élevait un château moderne, c'est à dire dont l'architecture et la construction étaient contemporaines du règne de Louis XIII.  
Ce château, bâti par un architecte venu de France, était construit en briques rouges, que les années avaient brunies.  
Les angles, les cordons, les encadrements des portes et des fenêtres, ainsi que les couronnements des mansardes, étaient en pierre de taille vermiculée.  
Bref, ce grandiose édifice, à toits pointus et à girouettes armoriées, rappelait vaguement le palais de Fontainebleau.  
Les jardins qui entouraient immédiatement le château, et qu'il fallait traverser pour arriver aux futaies du parc, ne laissaient rien à désirer sous le rapport du style rococo le plus exqu Coast. Ce n'était partout que charmilles taillées en voûtes, en parasols, en murailles, formant des quinconces et des labyrinthes. Partout des ifs affectant les formes les plus bizarres ; partout des bassins d'où s'échappaient des jets d'eau qui pouvaient rivaliser avec ceux de Versailles. A l'angle de chaque allée, sur des piédestaux de granit, s'élevaient des statues mythologiques, qui, dans leur classique nudité, semblaient grelotter sous le ciel souvent brumeux de la froide Allemagne.  
Les domaines dépendants du château de Kergen rapportaient, bon an mal an, quarante mille livres de rente, ce qui en représentait au moins soixante-et-dix ou quatre-vingts d'aujourd'hui. Les barons de Kergen, propriétaires successifs de ces beaux domaines, étaient, nous le répétons, des gens de très-vieille et très-noble souche. Plusieurs avaient rempli, à différentes époques, de grandes charges dans l'Etat. Tous avaient tiré l'épée avec honneur au service de leur pays.  
L'un des plus amers chagrins du baron Réginald de Kergen, alors vivant, était de penser que son illustre race allait s'éteindre en lui. Nous disons s'éteindre, car, le baron n'ayant que deux filles, le non et les armoiries de Kergen allaient, après lui, se trouver effacées du grand livre d'or de la noblesse d'Allemagne.  
Mais le mal était sans remède.  
Hâtons-nous d'ajouter que ce vif chagrin n'empêchait point le vieux baron d'aimer ses deux filles avec la plus touchante tendresse, et de concentrer en elles et sur elles toutes les affections et tous les espoirs de sa vieillesse.  
(A continuer.)